



Hugues Blineau

Hexagone

éditions QazaQ - Collection Maison Poésie Brest

ISBN : 978-2-4922483-86-8



*Hexagone : nom masculin, polygone à six angles
et six côtés de tailles et d'intensités variables*



———— 1

République
oui
République

j'écris ton nom
mais quelque chose accroche

ce passé qui n'est plus
mais qui résiste encore
je sais oui
partout affiché sur les murs
et les visages

République
oui
Répu

quelque chose de rance
t'a remplacé

un jour quelqu'un m'a dit
ce pays n'existe plus comme il était
avant

avant c'était hier
et déjà loin

le sens du partage
et l'entraide
l'amitié en bas des tours
le linge qui sèche aux quatre angles
les mecs clopant aux fenêtres
et les jardins ouvriers

les gosses qui jouent au foot
blancs noirs
on ne disait pas encore beur
mais arabe
et le plus souvent au singulier

nous
on faisait avec
on s'en moquait
on pensait que l'avenir
effacerait l'ignorance

tout ça
fini
c'était hier

C'est à une terrasse
un après-midi d'été
le sud à ce qu'on dit
pas loin de Marseille
ses lumières plongeant à l'horizon

ferrys
klaxons à tout rompre
et puis ces filles aux t-shirts moulants
la ville partout autour de nous
ses beautés passagères

un comptoir et quelques harkis
leurs visages ravinés par le temps

ils nous émouvaient

leur langue était belle
dans leurs approximations
leur accent et leur sincérité
des éclats de rires
entre la France et l'Algérie

des verres levés
et puis leurs mains d'ouvriers
marquées
par leurs autres vies

leurs dos tassés
et leurs moustaches

et puis cette autre terre
qui tient encore debout
à la force des souvenirs

qu'ils invoquaient

c'est un monde
pas loin de disparaître

tricolore à ce qu'on dit
des bandes armées
sur les terre-pleins
et les parvis

et toutes ces matières
dans cette ville que j'aime
parce que tu es là

un drapeau place de la République
planté entre deux eaux
des slogans
pour résister à l'injustice
aux saccages
et à tous les feux d'inconstance
puisque la terre meurt
chaque jour un peu plus

ici et ailleurs

à la radio à la télé
ils parlent de territoires
à défendre
d'autres à conquérir
et puis d'échelles
de statistiques
mais jamais de vie
la mort vissée à leurs mâchoires

battant contre les peaux
leur cœur ne se découvre jamais

juste une histoire de surface
incommodée
sous un trait d'*eye-liner*

alors oui
ce qui accroche encore
dans mes pensées
c'est l'injustice
et tous ces destins imaginaires
qui se perdent
dans l'âge adulte
et ses impasses

tous ces possibles
auxquels on a cru
avant que nos jeunesses passent
oui ne passent
pour nous ensevelir avec elles

ils ont réussi
à t'éloigner de ce que tu étais
à dessiner en toi
comme un pli
un écart une distance
comme une chose impossible à dompter

et moi aussi

pas fait mieux

mais nos rires triomphent
parce qu'on est ensemble

et ces trois couleurs
oui
ces étendards gonflés
sur les façades des mairies
dans les couloirs de la république
que j'écris maintenant
en minuscule

et ces cascades de mots
pour faire diversion
pour s'affranchir

et le temps du lien défait
comme le chantait Jean-Louis Murat
il y a longtemps déjà
dans d'autres vies
les nôtres
séparées
adolescentes
pour parler de cette autre chose
appelée amour
hors de portée pour moi alors

celui que j'ai la chance de connaître
d'éprouver aujourd'hui
grâce à toi
et toutes ces intensités
qui me sauvent et me bâtissent
c'est ça

il est là
mon pays

dans ton regard qui me serre
partout sur ton corps
qui s'oublie
avec le mien
rassemblés

et je pense à ce titre
comme le plus beau du monde
un chant d'amour
au noir et blanc des images
et à ses interdits
qui ne sont pas les miens
mais qui me touchent

à l'écran je vois
une main se tendre dans le vide
des volutes
glisser dans la fente d'un mur
pour toucher

au cœur

c'est mon pays

ce qui est tu
balafré

mais ce pays qui est le mien
n'est pas plus à moi qu'à toi
qu'à tous les autres

compte les jours
compte les jours avec eux

ils se confondent
ils se réduisent

lundi dimanche

et tous ceux déjà vécus

rendus poussières

et je compte les jours avec eux

même si on ne fait
que se deviner
même si on ne se ressemble pas

peu importe

oui peu importe

nés ici nés ailleurs
dans cet autre monde
où rien ne ressemble
à ce que l'on vit
en bas des tours
dans les bureaux incendiaires
dans les pavillons

c'est un enfant
trois ans peut-être
coincé dans un siège auto
à même le trottoir

et puis d'autres regards croisés
dans les rayons du supermarché
sur les rames dans les allées
je ne sais rien de leur vie

mais ils sont là
et c'est comme une aventure partagée

et je compte les jours avec eux
oui je compte les jours
en croisant leurs silhouettes
en voyant les foudres sur leurs visages
les disparitions à l'angle des rues

et certains
oui certains que j'ose photographier
entre deux rames
entre deux temps
pour garder trace
pour m'éblouir

tous ces visages d'enfants
à qui la pauvreté est promise

et puis ces jeunes qui roulent des joints
et s'abrutissent
en paroles en exercices
leurs toiles fines et leurs joggings
à la sortie de Gallieni
à Stalingrad

que tu regardes avec moi
mon amour
qui nous amusent sous les saccades
et leurs silences brouillés

ici ou ailleurs
à République

les aimer
oui les aimer
pour les scènes qu'ils inventent
certains
en acteurs prodigieux
en équilibristes

on les voit parler
comme des mitraillettes

hauts-parleurs
téléphone

et courir
dans les couloirs du métro

ligne 3 arrivée

et les bruits du périphérique

et leurs rires et les nôtres
emportés par le temps
qui efface nos vies

la vie quoi

et l'hexagone
qui s'affichait
sur les murs
dans les manuels passés
ses découpes et ses reliefs
ses noms de villes
agissant
comme des mystères

et les quatre-mille-huit-cents-sept mètres
tu te souviens
peut-être dans la bouche
de celui qui n'a pour toi
plus de visage
devenu juste un nom comme un vestige

seuls deux ou trois ont survécu
dans ta mémoire
avec la précision du seize millimètre

un monde d'images
et d'amitiés

c'était l'enfance

et comme tout le reste
elle n'est plus

mon pays
oui mon pays
comme une étrange formule
et l'oubli imparfait
et les lumières
oui c'était ça
les lumières

le pays des lumières
comme on l'a appris
à nos dépends

et je pense à Malik Oussekiné
aux lacrymos
qui obstruaient le ciel
l'hiver en France
le sang sur les pavés
et les unes des journaux

mon pays

celui qui lave les blessures
par d'autres blessures
et s'affranchit du passé

et je sais
oui je sais
que les barricades finissent toutes
par se ressembler
toutes blanchies par les jours

et rien
non rien
pour tenter de les retenir

pour les contaminer
de désir ou d'effroi

ces brasiers éteints
avant qu'ils ne reviennent

pour à nouveau
tomber sous les coups
et la poussière

toutes ces cendres
qu'il nous faut rassembler

par les mots
par les pensées
de ceux qui pensent
pour nous
avec nous

et nous guident

et je pense
à Michel Foucault
à son corps fatigué
oui
je pense
à Hervé Guibert
et à toutes les fascinations
que j'ai appris
dans les livres et les images

aux grains de lumière
et aux photographies
capturant les corps
et le désir

toutes ces images fantômes
tapissent ma mémoire
comme la tienne

et je pense à Deleuze
oui
à ses mains si vivantes
qui semblaient
guider ses mots
aux arcs tendus
qu'ils étaient
pour nous toucher

à la télévision
et ailleurs
dans les plis

et à *Mille Plateaux*

ce que c'était
comme incendies
pour nous
on en riait

en nous tenant la main
dans les rues du dix-neuvième
je vois encore
chacune des phrases que tu avais soulignées
d'un trait fin
pour mieux penser
dans *Mille Plateaux*

et nos mains
oui nos mains
qui se touchent
et se rassemblent
pendant l'amour

et ailleurs

tu te souviens
des randonnées
sur les hauteurs d'Annecy
à cette veillée sous les chênes

aux cendres de ta mère
éparpillées dans le ciel

nous ne nous connaissions pas
mais tu m'en as parlé
à demi-mot
ouvert tes secrets

tu m'as touché au cœur
et plus profond encore

je peux pas dire

si je peux

ta mère

et son sourire
et sa beauté
elle te ressemble

je l'imagine
intelligente et forte
comme tu l'es aussi
d'une manière qui te ressemble
qui n'est que toi

malgré vos brisures

et on prendra l'A41
on écouterà Andrea Laszlo de Simone
le pays
que notre rencontre
fait vibrer

l'Italie
que tu chanteras

Sogno l'amore
Per te io posso aspettare

alors les bruits d'un clocher
veilleront sur Turin
écoute après écoute

pour nous emporter

un peu plus loin

Piazza San Carlo
au 28 de la Via San Domenico

ce ne sera qu'une étape
Florence
Ravenne Rimini

et toutes ces beautés ouvertes
béantes parfois
dans les églises
dans les musées

dans cet autre pays
qui nous ressemble

notre Italie

et la playlist
oui la playlist
impréparée

dans cette bagnole de fortune

alors la mélancolie t'étreindra un peu
mais ton sourire lui
effacera ses traits
les plus saillants
et le présent aussi

tous les deux sans personne

et le bleu du ciel
apache
miraculeux

et toutes ces trajectoires
au même instant

oui toutes ces lignes
tissées à la surface de l'hexagone
auxquels je penserai
au moment où

Week-end à Rome

tu feras une bulle de chewing-gum
mon amour

qui éclatera dans un rire

une habitude
comme un reste d'enfance

comme lorsque tu siffles
dans les couloirs dans les forêts
en écoutant un tube

comme lorsque tu cours
depuis le centre de la ville

pour habiter ta poitrine
d'un cœur battant

celui qui me nourrit
et me fait t'attendre
partout où tu veux
là où tu voudras
aujourd'hui et demain

et ton corps magnétique

qui me bouleverse

comme celui que j'ai toujours attendu

et ces lignes de crête
et tous ces paysages encore à traverser
partout ici ailleurs
à tous les angles
de l'hexagone

à l'intérieur aussi

tu reconnais
n'y être jamais allé
aussi profondément
à l'intérieur de ce cœur
qui est aussi ta vie

la vie même

et ses attentes
et ses brûlures possibles

sans lesquelles
rien n'existerait vraiment

et je pense à l'attente
au moment où je t'ai attendu
tournant inquiet
autour de la place de la Bourse
fiévreux
c'était
un samedi après-midi

c'était l'été

je ne savais pas
oui je ne savais pas
mais tu es venue

infiniment plus
que je croyais

pour habiter tout l'espace
en dehors même
de mes rêves de mes pensées

et je compte les jours
maintenant les années
depuis notre rencontre

en rassemblant les gestes
et les images de nous

en pensant à ces frontières
déjà franchies
à toutes ces combinaisons de lumière
que tu inventes

par ta seule présence

juste là
travaillant à ton bureau
ou dressant la table

le bruit de l'eau tiède
qui coule sur ton corps

ce paysage
c'est le matin
c'est dimanche
et nous sommes ensemble

bientôt on marchera dans la rue
juste pour se parler
et rire
rire encore
de notre chute de la veille

en rentrant
dans le salon
épuisés

de cette ivresse
qui avait délié nos langues

pour nous faire dire ces autres vies

nos vies passées

Recouvrance et Brest
où j'ai crié
un autre prénom que le tien

les ponts de pierre
quelque part entre Nantes
et Bordeaux
sur lesquels tu slalomais

et la nuit
Lille Roubaix
les phares éteints
et les lumières
sous le brouillard
pour tout cogner

tu n'y étais pas
moi non plus

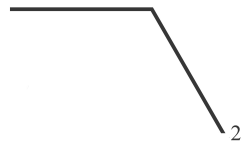
et toute cette colère
qu'on arrive pas à expliquer
mais qui nous porte aujourd'hui
sur le même chemin

toi et moi

des flèches
portées au loin
au hasard
peut-être oui
mais plus loin

plus loin
oui peut-être

au cœur de l'hexagone



c'est comme ça
pour moi
depuis toujours
ton nom est un prénom

celui de l'amie de ma mère

cheveux courts
marinière
bandes bleues
alternées de blanc

un jean près du corps
et des sandales effilées

l'odeur des marées
celle des bruyères plissées par le vent

je nous revois
file indienne gravissant la dune

anses paniers
des raquettes
et des serviettes de bain

une fin d'été

ces fins d'été
qui me sont toujours apparues
comme des renoncements

à quelque chose

et toutes ces bandes littorales
brouillées
par le ciel

le gris par endroits
est-ouest

et la sonorité de ton nom
comme un prénom un peu désuet

et féminin

à laquelle je n'arrive pas
à donner matière

juste un filet d'air
sur un vêtement

une découpe
épousant le corps de France

sa poitrine

comme l'esquisse de rien

d'un souvenir

qui ne tient pas plus d'une minute

mais qui retient

comme le souffle du temps

et mes veines
et mon sang qui pulse
à découvert

ça passera

comme passent les années

France n'est plus

partie un soir d'hiver
manquant de souffle

et ses poumons vidés

à un âge où la vieillesse
n'est encore qu'un mirage

à s'étourdir
on ne sait plus
combien coûtent
combien abîment
les années

et les images que l'on cherche
à l'intérieur de soi

et toutes ces choses que l'on disperse

à les regarder on ne sait plus

sables des jours
et toutes les pluies pour les délayer

et les signes que l'on rassemble
les prises que l'on croit siennes
pour ranimer

tout s'efface
et son visage
et le tien aussi

alors veille



lorsque la nuit dénude
et oblige
à toutes sortes de vacances

les écrans s'invitent
comme refuges
comme chimères

pour tout aimer

pour trahir le réel

en libérer les arcs

pour en faire le vrai monde

par découpes
et arrachements successifs

comme un fruit

une orange
pelée au scalpel

ils font en sorte
qu'il ne reste rien
des tensions véritables

une boucle de mots simples
et de valeurs

partout à l'œuvre

mais si éloignées
de ce que nous sommes
vraiment

des fils conducteurs

de l'électricité

il est facile pour nous

de suivre le flux
de nous y accorder

nous autres
et vous aussi
hôtes faciles

qui ne font que cogner
aux ruines

poissons guidés
à qui rien n'est appris

sinon le silence
face à l'inconfort
et la déraison

et toutes ces choses
à peinturlurer
sur un dazibao

ces fièvres éparses
et toutes ces causes entendues

que l'on oublie souvent
de défendre

par omission
par facilité

mais qui reviennent
en boomerang

dans nos têtes dans nos cœurs

pour nous rappeler
l'essentiel des combats

encourir le risque
et l'amnésie

pour voler un peu de lumière
à ceux qui la malmènent

France matière fanée
comment te voir
comment te lire

dix mille visages
en trompe-l'oeil
effacés

nord et sud
pauvres squelettes

c'est la France
bleu des postes
bleu métro

c'est la France
blanc linceul
érigé aux fenêtres

sur les cadavres aussi

et tous ces écarts
toutes ces montagnes
et leurs fausses neutralités

et puis ce rouge
toute cette colère
salivant à leurs bouches

ces rouges comme des feux
qui appellent à l'angle des rues
à l'angle des routes

à l'insurrection
à l'envie de tout crever

puissent tous les feux rassembler
nos vies

loin de cette vie facile
qu'on nous a promis

qui n'était que promesses

auxquelles ni toi ni moi
n'avons cru longtemps

rattrapés par l'exigence
par l'insoumission
ou les deux réunies

avec tous nos défauts
nos maladresses
d'un fil tenu

ce fil qui nous lie
d'Ariane et de misère
et nous oblige

à resserrer les liens
à vouloir encore et encore

ces cinq balles en poche
gardées depuis l'adolescence

pour ne manquer de rien
et respirer l'air pur

l'air vicié de Paris
et ce métro que j'aime
pour ses odeurs de plastique

parce que tu es là

parce qu'il décide pour nous
d'aventures
loin des slogans et des récits
qui courent
sur les ondes et les papiers

cet hexagone
qui n'est que toi

ta voix et ta douceur

notre terrain de jeu

et nos corps étendus
qui ne connaissent d'horizon

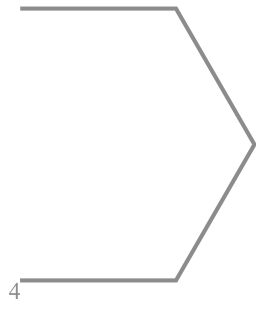
que des rives
et des échouages volontaires

mais nulle charogne

alors continuons

restons ici

attachés



ne reste rien
qu'une vague impression
brouillonne

du dernier virage
en épingle
et des repas du dimanche

lorsque le vin
et l'évocation du passé
délaient les langues

c'était la guerre
et tu entendais leurs voix s'animer
se contredire

Sidi-Bou-Saïd

et tous ces tunnels
ces chemins
dont ils n'arrivaient plus à sortir

pour t'éloigner
de ce que tu étais

de ton innocence

ces images de peur
qu'ils te confiaient

en héritage

que tu ne voulais pas entendre
que tu ne voulais pas connaître

car leurs géographie insistantes
n'était qu'ombres
et défaites

et temps perdu
à construire à défaire
une histoire morte
à laquelle
ils ont appartenue

pour en subir encore
les fractures
les oublis

c'était Alger
Oran ou Sidi-Bou-Saïd

et tu supportais
leurs rires découragés
et leurs fantômes

toutes ces vies déçues
qui n'avaient peut-être été
que rêves et machineries

l'ennui était partout
ramassé

et l'ennui t'amenait
à dessiner sur un bout de table

des figures incomprises
que tu étais le seul
à pouvoir remonter

alors peut-être
tu dessinais

tu imagines
un plan séquence
alors que rien ne filtre
depuis le salon

courses
habitacles frappés
par des vents contraires

ces rodéos lointains
que tu entends

et l'abandon
éprouvé au cœur de la vitesse

comme un royaume

pour oublier les jours
et s'inventer des vies

ils font tout comme toi

en pilotes
en machinistes

en cascadeurs

et ne rencontrent aucun obstacle
pour oublier leurs limites

tu les envies quelque part
sans savoir pourquoi

leur insouciance peut-être

et tu imagines
des claquements de portières

des cigarettes offertes à la nuit

leurs discussions insensées

des vapeurs d'entre-monde
et des nuages de fumée

quelques morceaux entêtants
sur la bande FM

et le risque encouru délibéré
à couper au couteau

des ronds-points
des entrepôts
des traversées

alors retiens ton souffle
retiens-le bien

parce que ton monde
n'est pas celui-ci

parce que tu ne fais qu'habiter
les images du dehors

et garder ton armure

que ces bruits te percent
pour te faire réagir

qu'ils t'invitent
à une nouvelle contemplation

bien réelle celle-ci

dans cet hexagone
où il n'est plus question de lignée

mais d'intelligence diffuse

de sensations immédiates

à te vriller la tête

à bousculer tes pensées

là est peut-être
la vraie révolution

l'aventure Molotov

pleine de joies et de malheurs

et ces brûlots
d'orgueil et de plomb

ces chemins renversés

pour défier l'ordre
et ses machines

pour blesser
et emplir de tessons

le réel et ses usages

en faire un règne
de paillettes et d'intensités

des rodéos contraires
dans la nuit pour tout emporter

et le silence
où s'éteindront leurs moteurs

où s'essouffleront les sexes
batailleurs
toujours réinventés

alors oui
retiens ton souffle

retiens-le bien

car il demeure
ton seul allié

ton bras armé
ton confident

dans ce monde d'abyme
où tu seras renvoyé

en dernier observateur
en témoin fatigué

pour brandir une dernière flamme
un dernier feu

alors retiens-le

retiens-le bien

car il finira par te brûler

et te dire au matin des promesses

comme un début de phrase

que tu ne comprendras pas

d'un trait tremblé

d'abord
ce n'était rien

juste une figure
sur un bloc

entre deux voix
au téléphone

puis l'impression première
a grandi

de jour en jour
pour esquiver les regrets

lorsque la colère a fini
par entrouvrir d'autres maux

au point de tout emporter

comme une lame de fond

un exercice obligé

où les mots accrochent
pour dire les séismes
et les hypothèses

c'est une voie
qui méconnaît les frontières

et détourne des vrais buts

c'est un mirage
une anesthésie

mais rien pour réparer
les mots que l'on puise

ceux que l'on force
et qui résistent

sur le papier ou ailleurs
toutes ces ratures en expansion

pour dire encore
toujours le même pays

celui auquel on appartient

au creux des blocs

dans les ascenseurs

où sont les couleurs
de l'hexagone

ces gris crasseux
nos ombres portant nos rires
et d'autres éclats

où êtes-vous
pour habiller nos vies

d'autres destins
que ceux alignés d'avance

ces étoiles mortes
qui nous foudroient

ces reliques
que nous nous sommes inventés
pour rêver
pour vomir

de nouvelles voies
pour nous terror

dans un silence nécessaire

mais il est l'heure
à ne plus retarder

et nous cherchons
nos armes brandies
des mots taillés dans les roches

des circulations folles
à qui rien ne résiste

d'impossibles demeures
pour savoir
pour corrompre

car au creux des blocs
nos corps étendus
ne connaissent d'horizon

que des rivages impossibles

et des ballades électriques

tu ne savais pas nager
moi non plus

mais nous nous y sommes essayés
avons bu la tasse ensemble
amusés tremblants de froid

sous l'eau bleuie et les regrets

oui nous avons essayé
qu'importe la distance

et la matière du monde
que nous avons foulée

à quatre mains interstices

nous avons réussi

à vibrer sous les cadences

et enfermer nos secrets
sous le béton et le feu

dans cette ville tant aimée
maintenant éloignée de nous

nous avons pu

rejoindre un temps
le cœur
de notre hémisphère

avant de nous promettre
de nous séparer

alors il n'y avait plus que fracas
sang craché
et regrets jetés aux visages

alors ton nom ton prénom ont fini
par n'être plus qu'absence

pour dire encore
combien je t'aime
combien je t'aimais

un peu de buée sur mon visage
emportée par les embruns

et d'autres tempêtes
que je n'ai jamais su écrire

car aujourd'hui ne reste
que des débris de toi
à parcourir du regard

et je ne sais
comment cela a commencé

par des mots et des silences

mais je continue de t'aimer
dans cet abri mon hexagone

et je chéris mes fantômes de toi

des lignes blanches jaunes
des panneaux publicitaires
des bouteilles sur les bas-côtés

ne reste rien

des forêts agrippées aux vitres
des rivières et des rivages

ne reste rien

juste nous dire
ce que nous sommes

mélancoliques

devant le ciel et ses sillages
à l'invitation des figures

où regarder



éditions QazaQ - Collection Maison Poésie Brest

ISBN : 978-2-4922483-86-8